

«Après qu’Odia fut retournée dans la salle, j’attendis quelques minutes seule sur le balcon, mon regard dérivant sur les clochers et les toits de tuiles d’Odoril, à l’écoute de cette nuit qui ne faisait que commencer pour toute une population et qui, pour moi, m’avait déjà apporté bien plus que tout ce que j’aurais jamais pu espérer recevoir d’elle. Comment en étais-je arrivée là? Quelle suite de minuscules détails, chacun insignifiants en eux-mêmes, m’avait permis, à cet instant, de pouvoir me dire qu’Odia faisait autant partie de ma vie que moi de la sienne? C’était renversant. Que serait-il arrivé si j’avais choisi de porter la robe que mon maître m’avait offerte? Odia m’aurait-elle aperçue si j’avais suivi le protocole à la lettre? M’aurait-elle même regardée si le premier pas n’avait pas été fait par elle, mais par moi? Toutes ces petites choses, qui en elles-mêmes n’avaient absolument aucun intérêt, qui sur le moment n’avaient pas l’air plus différents que n’importe quels autres instants, prenaient sous l’éclairage unique que la félicité un caractère presque providentiel, quasiment prophétique. Pourtant, il n’en était rien. Les choses étaient parce qu’elles étaient, et tout enchaînement différent, si tant est qu’une telle chose eût pu être possible, auraient rendu le plaisir que j’avais identique au néant. J’étais heureuse parce que je l’étais, et rien d’autre.

Une fois qu’assez de temps fut passé, je me retournai, retournai dans la salle de réception, trouvai mon maître et passai le reste de la soirée exactement comme j’aurais dû l’avoir fait dès ma première entrée: en silence, observant tout ce beau monde autour de moi avec un sourire fin et des hochements de tête entendus, mais surtout luttant de toutes mes forces pour ne rien dire de mon incroyable expérience à mon maître ou pour chercher Odia du regard.

*Pourtant... comme je le voulais!* Se dit Leër dans un moment de silence. Comme elle avait voulu monter sur une table et crier à toutes ces personnes si importantes et si puissantes que c’était elle qu’Odia avait choisi et que rien que par cela elle avait été plus heureuse qu’aucun d’eux ne le serait jamais. Mais elle ne l’avait pas fait. Cela n’aurait servi à rien. Ces gens autour d’elle n’auraient jamais compris ce que c’était que d’être submergé par un tel sentiment, de se sentir à la fois écrasé et rendu plus grand que le monde dans un même souffle, de sentir la vie en soi simplement par le regard de l’autre, de pouvoir fermer les yeux sans avoir peur de disparaître. Qui aurait pu le comprendre, s’il n’était pas en train de le vivre au même instant?

«Combien de temps la soirée dura-t-elle par la suite, je ne peux pas le dire, même aujourd’hui, et encore moins alors. Je ne me rendis compte que le moment était venu de partir lorsque mon maître m’annonça qu’une voiture nous attendait et qu’elle me déposerait au pied

chez moi.

Lorsque nous fûmes dans l'habitable et enfin séparés du reste du monde, mon maître me fit tous les reproches auxquels je m'étais attendus, tout en les tempérant, eu égard à mon comportement après mon retour du dehors. À partir de ce moment, me dit-il, je m'étais comportée admirablement, exactement comme le protocole le dictait, ce qu'il trouvait un temps soit peu suspect. Il m'interrogea donc sur la raison de mon revirement. Malgré la promesse que j'avais faite à Odia, je ne pus m'empêcher de tout raconter à mon maître. Mon maître était déjà comme un père pour moi. Il était inconcevable que je lui mente. Une fois mon récit terminé, il me chahuta les cheveux de sa lourde main ridée, et je compris alors que non seulement il ne m'en voulait pas de m'être exprimée comme je l'avais fait, mais également qu'il était redevenu l'homme affable et attentionné que je respecte tant.

«La voiture arrivée et les marches montées, je...

- Qu'est-ce qui se passe, dehors?»

Instinctivement, Leër s'arrêta de parler. Autour la table la plus proche de la fenêtre qui donnait sur la place centrale du village, trois hommes dans la trentaine, leurs visages rendus crasseux par le labeur des champs, leurs bras musculeux cireux de la sueur qui y avait séchée, avaient leur visages tournés vers le dehors, une expression d'intense surprise dessinée sur eux.

«On dirait qu'il va y avoir une bagarre!» cria l'un des trois. À ce cri de ralliement, plusieurs personnes s'agglutinèrent autour d'eux tandis que les quatre femmes saisirent immédiatement les deux fillettes pour éviter qu'elles ne se fassent à moitié écraser par le troupeau qui se formait. Ceux qui ne pouvaient avoir accès à la fenêtre se ruèrent vers la porte qu'ils ouvrirent d'un grand coup, ce qui provoqua un cri rauque bien qu'inutile dans la gorge du Tavernier. Plus personne ne faisait attention à lui. La scène qui se déroulait à l'extérieur lui avait retiré tout son pouvoir d'autorité.

Devant tant d'animation, Leër se laissa conquérir et s'avança elle aussi vers l'extérieur, sans manquer toutefois de tapoter le bras du Patron du bout des doigts pour lui montrer qu'elle ne l'avait pas oublié. Arrivée au niveau de la porte, elle se fraya un chemin jusqu'au dehors. Sur la place qu'éclairaient les flambeaux communaux, une foule de près d'une centaine de personnes encerclait un groupe dont la seule composition forçait déjà l'interrogation: huit Oktaros, reconnaissables entre toutes les races des Cinq Royaumes par leur petite taille et la blancheur quasiment miroitante de leur peau, formaient la majorité du groupe; à leurs côtés se trouvaient quatre hommes et une femme de la Haute-Seigneurie, mais aussi et

surtout un Matapi, un immense Matapi dont la hauteur autant que la largeur d'épaule étaient équivalentes à deux fois celles du plus grand Oktaro présent. Pour quelles raisons un tel groupe s'était-il formé, s'interrogea Leër, et plus encore, plus quelles raisons certains d'entre eux étaient-ils tous accoutrés comme ils l'étaient? Jamais elle n'avait entendu parler de tels vêtements: des tenues qui semblaient faites d'une seule étoffe qui recouvrait chacun des membres du groupe des pieds jusqu'à la base du cou, cerclés au niveau de la taille, des chevilles et des poignets par des anneaux de métal qui étincelaient dans l'obscurité flamboyante du lieu, et dont la partie qui avait dû recouvrir leur visage était tenue par chacun d'entre eux soit par une de leurs mains, soit sous l'un de leur bras. Sur ces couvre-chefs supposés, d'étranges plaques, larges de douze centimètres et longues de vingt-cinq, brillaient telles des lames d'acier. Sept des huit Oktaros étaient ainsi accoutrés, ainsi qu'un des hommes. Les trois autres ainsi que la femme étaient vêtus selon la tradition des cantons de l'estuaire: un pantalon de coton bouffant de couleur rouge vif qui tirait sur le orange ou bleu qui virait sur le vert, une chemise en lin d'un teint plus clair assorti au bas et des sandales sombres. Le Matapi, quant à lui, arborait les traces d'un de ces étranges accoutrements dont il s'était débarrassé en l'arrachant sans ménagement: les cercles de métal étaient encore disposés aux endroits clés de son corps, et des lambeaux de tissu en pendait sans que cela semble le gêner le moins du monde. Pour le reste, il était accoutré selon le code de sa race: un caleçon de cuir qui prenait fin à mi-cuisse ainsi qu'une veste du même matériau ouverte sur son poitrail velu et puissant, sans manche afin que ses bras musculeux aient toute liberté de mouvement composaient seuls son habillement, le tout dans un seul et unique but: mettre en valeur ses nombreuses cicatrices. Chez la plus grande partie des membres de son espèce, le nombre et la proéminence des cicatrices étaient les preuves de leur valeur au combat et constituaient des marques indubitables de leur valeur au sein de leur groupe. Ce Matapi-ci, bien que loin de sa patrie et des codes qui la régissaient, les affichaient comme les humains afficheraient leurs médailles. La fierté qu'il ressentait à les avoir était presque palpable et manifestait clairement l'objet de sa présence dans ce groupe: il était la personnification de la *puissance*, la présence qui, à elle seule, aurait dû dissuader quiconque de s'approcher d'eux.

Et pourtant, ratatinés sur eux-mêmes, presque insignifiants face à cette incarnation de la prédation qui les écrasait par sa seule présence, un petit groupe de cinq humains semblait avoir commis cette erreur. Apeurés, ils regardaient de toute part à la recherche d'un soutien qui leur permettrait de pouvoir retrouver un semblant d'espoir dans cette situation entre toutes

périlleuses. Le plus en retrait des cinq hommes, un individu chétif non pas par sa carrure mais par le rôle qu'il jouait sans doute bien malgré lui, tentait de dissimuler, sans y parvenir, trois sacs gonflés par un contenu qui semblait être la cause de toute la tension de la scène.

Le Matapi fit un pas en avant et du groupe d'humain une voix qui se voulait forte malgré la terreur qu'elle recelait s'éleva: «qu... que'est-ce que tu crois, Ma-Matapi?! Que tu vas pouvoir nous forcer? Tu vois p... pas vu tous les gens qu'il y a?! Si tu... si tu m'attaques, tu vas te faire réduire en bouillie!

- J's'rais bien curieux de voir ça! Mais toi, tu l'sauras jamais! J'vous aurai éclatés avant, toi et les niards qui te servent de potes!»

Le Matapi fit un nouveau pas en direction de ses adversaires.

L'instant d'après, Leër avait bondi et se tenait au milieu d'eux, une main tendue, la paume vers le haut, le pouce collé à la paume, les doigts repliés sur eux-mêmes en direction du Matapi en signe de paix, l'autre main dirigée vers le groupe d'humain, son index pointé vers eux.

«Maître Matapi, et vous autres, membres de ce groupe incongru, pardonnez mon intrusion mais je ne peux permettre qu'une altercation ait lieu entre membres de plusieurs Royaumes sans intervenir», dit Leër d'une voix forte et calme.

«Et t'es qui, humaine?» la questionna le Matapi dont les poils de ses sourcils tremblaient de la colère qui ne demandait qu'à être libérée.

«Je suis Leër Lomina Iss Ruy, ambassadrice de sa Haute-Seigneurie, Pauhe Sil Maë Maëlin, auprès de Sa Dignité, Eggersik 17, apprentie de Mazh Ulek Lom Lomina et de passage à Élavilin-Sud en chemin vers le Royaume Oktaro. Puis-je savoir à qui je m'adresse, connaître la raison de votre présence en ce village et la raison de cette altercation, je vous prie?»

Le Matapi face à elle claqua de la langue et détourna légèrement le regard. La tension était descendue d'un cran, Leër pouvait le sentir. Avec une ambassadrice officielle face à lui, elle savait que le Matapi n'aurait pas d'autre choix que de reculer. Elle profita de ce court moment de silence pour tourner la tête à cent quatre-vingt degrés et faire face aux antagonistes du Matapi:

«Vous, n'osez même pas en profiter pour vous carapater. Au moindre mouvement de retrait de votre part, notre *ami* ici présent pourrait vous sauter dessus, et je ne pourrais alors plus rien pour vous. Vous m'avez bien comprise?»

Leër vit quelques mouvements hésitants de tête et sentit la tentation de la fuite qui

brûlait encore en eux: «Éh! Je vous ai posé une question! Est-ce que vous m'avez comprise!? Je veux vous entendre!»

Les mâchoires serrées et les poings blancs de frustration, et en même temps les yeux moins creusés par ce répit qui leur était accordé, ils acquiescèrent. Ils ne semblaient pas apprécier de se faire dicter leur attitude par une femme. Ces abrutis... Avaient-ils conscience qu'ils n'avaient été qu'à quelques secondes de se faire massacrer par le Matapi, et qu'en sautant entre le Matapi et eux, elle s'était presque offerte elle-même en proie à la vindicte de ce monument de fureur? Qu'importe... se dit-elle en prenant une courte respiration. Cet instant était passé. Le pire avait été empêché, ou tout du moins repoussé. Ce qui comptait à présent était ce qui pouvait arriver, et ce qu'elle devait à tout prix empêcher.

«Maître Matapi, et vous autres» commença-t-elle en se penchant légèrement afin de pouvoir observer les membres de ce groupe hétéroclite, «je le répète: pourrais-je savoir qui vous êtes, et quelles raisons vous ont portés à former pareille compagnie?»

Instinctivement, le regard de sept Oktaros ainsi que celui de deux des quatre hommes convergèrent vers le huitième Oktaro, un individu que rien en apparence ne permettait de distinguer en rien de ses compatriotes. Son visage arrondi et son petit nez étroit étaient communs; ses cheveux, d'un châtain habituel, étaient coupés courts comme ceux de ses comparses et selon la mode en vigueur; ses joues avaient la même rondeur fraîche que la plupart des Oktaros partageaient et qui était à l'origine de la comparaison régulière qui était faite entre eux et les jeunes enfants de la Haute-Seigneurie. Ce qui le séparait des autres membres de sa race ne se trouvait pas dans son physique. Ce qui le séparait des autres se révélait dans sa posture, dans la position de son dos, dans l'alignement de ses jambes, dans la quiétude qui transparaissait par ses mains, dans les coups d'oeil incessants qu'il donnait tout autour de lui, non pas comme l'aurait fait un être apeuré, désespéré de trouver un moyen de s'enfuir, mais comme un individu qui jugeait son environnement pour en saisir les moindres détails qui pourraient lui permettre de remporter la victoire. Cet Oktaro était un soldat, ou il en avait suivi l'entraînement, Leër en était pratiquement certaine.

Cependant, ce ne fut pas l'Oktaro qui prit la parole mais un des hommes, un de ceux qui était parvenu à empêcher son corps de dévoiler la véritable dynamique du groupe.

«Dem Iss Ruy, mon nom est Jared Adas Dom, commerçant originaire de Calemdis, tout comme ces trois seurs et cette dem, mes associés. Nous sommes venus dans cette région pour honorer un contrat que nous avons passé. Ces Oktaros sont des techniciens que nous avons

engagés afin de nous aider à mener notre affaire à bien. Le Matapi, comme vous pouvez vous en douter, est notre garde du corps. Je pourrais vous donner le nom de tout le monde, mais je doute que cela soit d'une grande utilité dans l'affaire qui nous concerne en ce moment», finit-il tout en se passant la main droite dans les cheveux et en souriant, un sourire charmeur, contrôlé, qui semblait avoir été répété durant de longues heures devant un miroir pour en peaufiner les moindres aspects, pour venir la poser ensuite contre sa hanche, dans l'attente de la réaction de Leër.

«J'imagine que vous avez une preuve de ce que vous avancez, Jared Adas Dom», lui rétorqua Leër sur un ton tout juste assez impératif pour tenter de désarçonner l'humain.

«Comme vous le savez, Dem Iss Ruy, tant qu'aucune action illégale n'a pas été observée par un membre de la police ou de la Guilde, rien ne m'oblige à divulguer une quelconque information concernant notre affaire. Puisque, dans la situation actuelle, nous ne sommes pas les inculpés mais les victimes, je préfère garder le silence sur les raisons de notre présence.»

Cet homme, se dit Leër, pouvait être ce qu'il disait être. Il en présentait certains aspects: la manière dont il avait parlé avait cette texture velourée que Leër avait souvent perçue chez les personnes qui avaient fait du négoce leur vie et qui incite ceux qui n'y sont pas préparés à relâcher leur garde; sa peau, exempte d'imperfection, ses dents éclatantes de blancheur, ses sourcils qui formaient une ligne juste assez courbée pour donner l'impression qu'il s'apprêtait à rire invitaient au dialogue. Même le grain de beauté qui se trouvait sous la commissure extérieure de son oeil gauche semblait avoir été placé ainsi afin d'amplifier l'aura de séduction qui émanait de lui et qui était, à n'en point douter, un atout indéniable dans son domaine. Pour cela, Leër n'avait eu qu'à observer la manière dont certaines femmes présentes dans la foule le regardaient: il avait un pouvoir sur elles, et il aurait pu en avoir un sur elle également si elle n'avait pas été entraînée à repérer ces artifices pour ne pas y succomber. Avait-il parié sur ce point afin de s'attirer sa sympathie? Si c'était le cas, se dit-elle, il avait échoué.

Tout comme il avait échoué à convaincre par son intervention les autres membres de son groupe à s'aligner sur son propre jeu. La manière dont ils le regardaient en était la preuve irréfutable. Il était peut-être assez bon acteur pour pouvoir endosser le rôle de chef du groupe, malheureusement pour lui, ce n'était pas le cas des autres. Leër mit cette information de côté pour plus tard et s'adressa à l'autre groupe qui semblait avoir respecté son ordre à la lettre: aucun des cinq hommes ne paraissait avoir bougé d'un pouce.

«Et vous, qui êtes-vous? Et pourquoi ces personnes vous ont-elles pris à partie de cette manière?

- On n'est que de simples voyageurs, nous» répondit l'un des hommes, un grand individu mince jusqu'à la maigreur que l'écrasement que lui imposait la situation rendait semblable, avec ses jambes repliées devant lui et ses bras ramassés sur son corps filiforme, à un fagot de bois sec. «Ils voulaient profiter qu'on était moins nombreux qu'eux pour nous voler, ces sales étrangers!»

*Que venait-il de dire?*

Le temps fut comme suspendu autour de Leër. Sa nuque se hérissa comme sous la morsure implacable du froid. Sa peau ne fut plus que tonnerre. De quel droit?

Elle baissa la tête, se força à contenir sa colère. De quel droit?!

De quel droit avait-il osé dire cela sur ce ton?!

Ce ton qu'elle avait entendu si souvent directement dirigé contre elle. Cette marée de mépris qui semblait vouloir affamer un pays tout entier. Cette absence de toute image... un vide si lourd, si épais qu'il pouvait écraser un monde tout entier.

Elle aurait voulu se jeter sur lui et le gifler de toutes ses forces. Le gifler si fort qu'il en aurait été assommé. Elle le voulait tellement!

Mais elle ne le pouvait pas. Elle ne le devait pas. Autour d'eux, elle avait senti la tension s'élever d'un cran: des îlots de colère étaient en train de naître, et avec eux le grondement d'une foule au bord de la rupture.

Le compte à rebours avait repris.

Cependant, la menace la plus immédiate ne venait pas de là.

Elle était beaucoup plus proche.

Le Matapi avait repris son mouvement. Son pelage avait gonflé, ses crocs brillaient sur ses lèvres brunes. D'un geste rapide et puissant, il repoussa la main de Leër. Le peu de contrôle qu'il avait eu sur lui-même lorsque Leër s'était interposée avait presque entièrement disparu. Il ne serait bientôt plus que violence.

«Tu viens de prononcer tes dernières paroles, crevure d'humain!»

La foule se resserra autour de la scène. La seule chose qui empêchait quiconque d'agir était que personne n'avait encore fait le premier geste, Leër en était persuadée. Il ne suffisait que d'un mouvement, que d'une pierre lancée, et la tragédie aurait commencé. Elle ne pourrait plus rien empêcher. Elle devait désamorcer cette situation.

Et pour cela, il n'y avait qu'une seule solution.

Leër se tourna vers l'homme qui venait de parler, empoigna le col de son maillot, l'attira à elle et, aussi fort qu'elle le put, elle lui décocha un coup de poing au visage qui le fit tomber à la renverse sur le reste de son groupe. La douleur inonda son poignet, remonta le long de son avant-bras, lança des décharges d'électricité jusque dans son épaule. Elle sentit sa gorge s'ouvrir, prête à libérer un cri, mais elle s'en empêcha, ferma les yeux, serra des dents, se concentra sur la douleur, se força à la voir comme une simple information, un fait simple depuis longtemps connu dont elle n'avait pas besoin et qu'elle pouvait oublier. Du pouce, elle massa la racine de son poignet, remonta de quelques centimètres, obligea ses muscles à se détendre. Pas maintenant, se dit-elle. Pas maintenant. Tu auras le temps d'avoir mal plus tard. Simplement pas maintenant.

Elle rouvrit les yeux. Les cinq humains étaient toujours paquetés les uns sur les autres, et ils la regardaient, brisés par la stupeur qu'avait généré son geste plus que par le geste lui-même. Elle pivota. Juste devant elle, la dominant de plus de deux têtes, le Matapi la contemplait, et elle put lire son plaisir, peut-être même un fragment d'admiration pour elle. Elle avait vaincu en un coup. Pour un être tel que lui, cela avait plus de sens que bien des discours. Elle posa sa main sur le poitrail du guerrier et, avec la plus grande douceur possible, exerça une pression sur lui, lui demanda ainsi, sans un son, de se reculer, de la laisser faire, de lui faire confiance. Ne venait-elle pas de lui prouver qu'elle savait se battre?

Il baissa les yeux sur sa main, et pendant une seconde, Leër craignit qu'il ne la repousse pour finir ce qu'elle avait commencé. Il leva sa main droite, une main immense aux doigts aussi denses que du bois avec laquelle il aurait pu faire le tour de sa tête et la soulever sans effort, l'abaissa et fit un pas en arrière. Un seul pas qui signifiait: je t'accepte comme mon égal.

Leër hocha la tête en guise de remerciement, puis elle fit le tour de la foule et parla de cette même voix qu'elle avait utilisée lors de son entrée en scène:

«Écoutez-moi tous! Il n'y a aucun étranger parmi nous. Aucun! Nous sommes tous des membres des Cinq Royaumes. Chacun séparément, nous étions faibles. Ensemble, nous sommes devenus forts, et c'est grâce à cette force que nous avons pu repousser la menace Nomolyth. C'est en mettant nos différences de côté et en nous concentrant sur ce qui nous rassemble que nous sommes tous ici, en ce moment. Que nous sommes tous vivants. N'oubliez jamais cela! Jamais! Nous ne devons *jamais* tolérer le discours de ceux qui tentent de briser ce

qui nous lie, qu'importe qui le prononce, car c'est sur la désunion que pousseront les germes de notre destruction. C'est elle notre plus grand ennemi.» Leër se pencha alors sur les cinq hommes toujours à terre, et elle leur tendit la main pour les aider à se relever. Tous la regardaient mais entre tous, c'était celui qu'elle venait de frapper qui la regardait avec le plus d'intensité. Elle pouvait voir l'humiliation qui bouillonnait en lui d'avoir vu sa fierté être écrasée devant tant de personnes par une personne comme elle. Elle pouvait voir sa rage. N'avait-il toujours pas compris? Était-il à ce point aveugle qu'il ne pouvait pas voir ce que sa haine avait failli provoquer?

Il ne prit pas la main que Leër lui tendit, mais il ne la repoussa pas non plus. Il se releva juste, luttant autant pour ne pas lui sauter dessus que pour ne pas masser sa joue sur laquelle le poing de Leër avait laissé une trace rougeâtre et nette. À sa suite, les quatre autres hommes se relevèrent. Eux aussi étaient amers, mais dans une moindre mesure. Sans doute à cause de ce que Leër venait de dire plus que sur ce qu'elle avait fait. Tant pis. Il n'y avait rien qu'elle pouvait faire pour le moment. Et il restait toujours l'affaire des objets volés.

«Revenons-en à cette histoire» dit-elle en tentant d'utiliser le ton le plus décontracté qu'elle pouvait. «Vous dites», continua-t-elle en posant son regard sur les cinq hommes, «que ces sacs sont à vous et qu'ils l'ont été depuis le début, c'est bien cela?»

Les hommes s'entre-regardèrent, puis acquiescèrent tout en hochant la tête. Celui qu'elle avait frappé évitait son regard autant que possible.

«Donc, si c'est le cas, il devrait être impossible à quiconque de l'autre groupe de pouvoir dire ce qu'ils contiennent, n'est-ce pas?»

Ils la regardèrent, leurs yeux grand ouverts, figés, incapables de répondre, et Leër les considéra en retour, ébahie par leur propre stupidité. Il était clair qu'aucun d'entre eux n'avait pas même pensé à quelque chose d'aussi évident que cela. Ils n'avaient compté que sur le seul fait de leur étrangeté, n'avait rien imaginé au-delà de cela. Elle eut envie de se moquer d'eux, de les regarder droit dans les yeux et de leur dire à quel point elle les trouvait pathétiques, mais elle s'en empêcha. Elle devait être neutre, leur laisser la possibilité de pouvoir prouver qu'ils étaient dans leur bon droit. Il n'y avait qu'ainsi que leur malhonnêteté serait pleinement révélée. Toute expression d'un jugement de sa part à leur propos ne ferait que rendre caduque le jugement qu'elle pourrait formuler à leur encontre.

Elle se tourna ensuite vers l'autre groupe. La seule chose qu'ils avaient à faire était de répondre à sa question et l'affaire serait close: «Si ces sacs sont bien les vôtres, pouvez-vous

me dire ce qui se trouve à l'intérieur? Si vous avez raison, le doute ne sera plus permis et vous pourrez récupérer vos biens.»

Leër s'était attendue à bien des réponses, mais pas au silence qui s'abattit autour d'elle. Pourquoi ne répondaient-ils pas? Craignaient-ils de révéler ainsi qui parmi eux était réellement en charge? Non... Là n'était pas le problème. Un simple coup d'oeil aurait suffi pour empêcher cela.

La révélation la frappa comme un coup dans l'estomac. Le problème n'était pas qui répondrait. Le problème était ce qui serait répondu et ce que cette réponse révélerait. Voilà pourquoi un tel groupe s'était retrouvé sur la place d'un village: ces sacs ne contenaient pas du matériel quelconque ou les effets personnels d'un des membres de cette communauté. Ces sacs contenaient exactement ce pour quoi Oktaros, Humains et Matapi avaient été rassemblés, et dans sa naïveté, Leër ne s'était pas douté un seul instant du caractère exceptionnel de ce qui était en train de se dérouler devant elle. Elle avait perçu certains détails qui auraient dû éveiller sa suspicion, comme la présence de ce potentiel militaire Oktaro, ou celle du Matapi, mais elle n'avait pas pris la peine de les analyser en profondeur, et elle savait pourquoi, elle savait très bien pourquoi: elle avait regardé les voleurs, avait vu leur air benêt et la terreur qu'ils ressentaient, et elle en avait déduit qu'il ne s'agissait que d'un petit vol sans grande importance, car jamais aucun de ces cinq hommes n'aurait pu faire quoi que ce soit de plus grand que cela. C'était des imbéciles, cela se voyait, et puisqu'ils n'étaient que cela, il était clair que leur acte n'avait pas été autre chose que cela: une faute stupide commise par des gens stupides. Et c'était exactement ce qu'ils avaient fait: ils avaient fait une faute stupide, mais pas celle à laquelle Leër avait anticipée. C'était pire que cela. Bien pire, tellement pire que cela: ces imbéciles avaient volé des sacs qui contenaient des objets d'une valeur telle que leurs possesseurs réels les auraient très certainement tués s'ils les avaient attrapés dans un lieu sans aucun témoin. C'était pour cela que le Matapi était présent: c'était son rôle dans ce groupe; tuer sans avoir le moindre remord. Et il était clair que ce rôle lui seyait à la perfection. Elle l'avait senti. Dès le début, elle avait compris cela. Et encore une fois, elle avait laissé sa naïveté parler plus fort que son esprit d'analyse! Quelle imbécile elle avait été!

Et il était trop tard. Elle avait posé la question. Elle devait agir en conséquence. Mais le pouvait-elle? Si le contenu de ces sacs étaient aussi important qu'elle le supposait, elle ne pouvait pas les laisser entre les mains de ces imbéciles. Qui sait ce qu'ils en feraient? Qui sait ce qui se produirait? Et elle était certaine que l'autre groupe ne se laisserait pas faire aussi

facilement. La situation dégénérerait en un instant, et très certainement de manière très intense. Mais si elle ne le faisait pas et qu'elle décidait de son propre chef de prendre les sacs et de les rendre à leurs propriétaires jamais cette situation ne se finirait bien non plus! On l'accuserait d'avoir été achetée, ou pire: d'utiliser la situation pour son propre intérêt professionnel! Et qu'advierait-il ensuite? Si ce matériel était à ce point secret, qui pourrait dire l'effet qu'il aurait? Cela pouvait être n'importe quoi, d'une oeuvre d'art volée, les plans d'une arme, ou quoi d'autre encore? Sur ce point, il n'y avait aucune limite à l'imagination.

«A...ah! Vous voyez! Personne ne répond. Ils ne savent pas!» cria un des hommes du groupe, un homme aux cheveux blonds et courts, au nez aquilin traversé sur la narine gauche d'une cicatrice, sans doute provoquée par la morsure d'un animal.

Leër se tourna vers lui et lui asséna un regard noir et acéré qui transit presque l'homme de peur. N'y avait-il pas de fin à la stupidité de ces individus? Ne voyaient-ils pas qu'il n'était plus question d'un simple vol mais d'une affaire qui les dépassait tous? Ne comprenaient-ils pas que s'ils ne rendaient pas les sacs, ils le paieraient sans doute de leur vie? Au vu de l'importance que leur contenu représentait pour eux et du secret qui l'entourait, il était clair qu'aucun des membres de ce groupe ne voulait que l'affaire ne s'ébruite. L'affaire devait être résolue ici, et maintenant, et si cela s'avérait impossible, les conséquences auraient des répercussions sur les relations diplomatiques entre trois des Cinq Royaumes.

Elle risqua un coup d'oeil rapide en direction des Oktaros, plus spécifiquement vers l'Oktaro qu'elle avait identifié comme le chef officieux du groupe. Il n'avait toujours pas bougé. Il semblait être de marbre, mais Leër sentait que sous son attitude stoïque, des plans étaient en train d'être dressés, des stratégies de naître. Il compilait. Il calculait. Et si, encore une fois, ces sacs étaient aussi importants que Leër le croyait, certains de ses calculs devaient contenir la possibilité de vies perdues. Ces scénarios devaient être évités.

À tout prix.

Même si cela devait briser sa carrière dans l'oeuf.

Plutôt ça que la mort de n'importe qui, même de l'un de ces crétins.

«Si vous ne pouvez pas dire tout haut ce que contiennent ces sacs» dit Leër tout en contrôlant le plus possible le ton de sa voix afin qu'elle semble aussi détachée et sereine que possible, «peut-être pouvez-vous me le dire à moi, tout bas. Je vérifierai ensuite moi-même si ce que vous dites est vrai ou non. Cela vous conviendrait-il?»

Oktaros et Humains du groupe se tournèrent les uns vers les autres et se

rapprochèrent afin de tenir conseil. Le Matapi se rapprocha également d'eux mais resta dos à eux, son attention entièrement dirigée vers les cinq voleurs dont il ne perdait aucun mouvement. Ils parlèrent pendant un peu plus d'une minute, puis ils brisèrent leur cercle et firent face à Leër. Avant même qu'ils n'eussent parlé, elle savait déjà qu'ils allaient accepter sa proposition, même si ce n'était qu'à contrecœur. Ils n'avaient pas le choix. Ils le savaient, et ils s'en voulaient pour cela. Un Oktaro, tout particulièrement. Elle pouvait le deviner aussi clairement que s'il l'avait crié. Son teint était cireux, les commissures de sa bouche tombaient comme si elles étaient faites de plomb, son dos était voûté comme s'il portait le poids du monde sur ses épaules, mais surtout, une marque violacée au centre presque noir sur le haut de son front qui trahissait le coup qu'il avait reçu et qui lui avait fait perdre conscience étaient les preuves de l'affront qu'il avait subi et qui avait détruit son honneur, surtout depuis qu'il avait découvert l'amateurisme de ses agresseurs.

Dom esquissa un sourire forcé et fit signe à Leër de s'approcher. Lorsqu'elle fut rendue à leur niveau, l'humain se recula légèrement tandis que l'Oktaro que Leër avait identifié comme le véritable chef de ce groupe s'avança d'un pas. Ainsi, ils n'avaient plus l'intention de lui dissimuler leur hiérarchie.

«Dem Iss Ruy» commença l'Oktaro d'une voix cassée, grave et gutturale qui rappela à Leër le bruit que faisaient certaines espèces de félins pour signaler leur présence à des intrus, «nous voulons tout d'abord vous remercier de tout ce que vous faites pour nous permettre de récupérer nos possessions.»

Leër empêcha sa surprise de transparaître en s'inclinant légèrement en avant en guise de remerciements. Les Oktaros n'étaient pas connus pour leur respect des autres races. Pourtant, celui-ci semblait sincère dans sa déclaration. Cela ne faisait que renforcer la certitude de Leër au sujet de ce qui leur avait été volé.

«Bien que notre groupe soit constitué de membres de races différentes, vous n'avez pas hésité à vouloir faire appliquer la justice plutôt que de vous rallier à l'opinion populaire. Pour cela, nous vous en sommes extrêmement reconnaissants. Cependant», et sa voix, à ces mots, changea, prit une nouvelle inflexion, plus impérative, plus froide, forgée par des années de commandement et par la nécessité que confère le sentiment de certitude, «nous ne pouvons vous révéler le contenu de nos sacs. Du moins, pas avec exactitude.»

Le sourcil droit de Leër se souleva avant même qu'elle ait conscience de sa surprise. Voulait-il dire qu'aucun d'eux ne savait avec précision ce qu'ils transportaient?

«Mais cela ne veut pas dire que nous ne pouvons pas trouver une sorte de... juste milieu» continua-t-il. «Nous sommes prêts à vous donner quelques indications afin de vous assurer que ces sacs sont bien notre propriété. Cela vous conviendrait-il?»

Leër soupesa les propos qui venaient de lui être adressés. Ainsi, la question n'était pas de savoir s'ils connaissaient le contenu de leurs sacs, mais de ce que *elle*, elle saurait après les avoir ouverts. À cette révélation, sa curiosité n'en grandit qu'encore plus jusqu'à devenir impérieuse. Elle *voulait* savoir.

«Très bien. Je suis prête à accepter les termes que vous proposez», leur répondit-elle en dissimulant le plus possible l'effervescence qu'elle ressentait.

L'Oktaro se rapprocha d'elle et elle se baissa en conséquence, afin que leurs visages soient les plus proches possible l'un de l'autre. Elle pouvait voir les détails de ses iris, la dureté des muscles de sa mâchoire, une cicatrice le long de sa mâchoire inférieure droite, nette et fine comme une lame de couteau. Elle put aussi considérer un instant la tenue qu'il portait. Ce qu'elle avait pris pour du tissu n'en était pas exclusivement. Une sorte de couche brillante la recouvrait entièrement sans sembler en altérer la souplesse. Elle aurait voulu tendre la main et en découvrir la texture du bout des doigts, mais elle s'en abstint. La situation était assez tendue pour ne pas y ajouter une dose d'étrangeté.

«Nos sacs contiennent des... pièces... dont le niveau technologique dépasse ce que l'on peut se procurer par des méthodes conventionnelles» lui dit l'Oktaro d'une voix basse qui laissait filtrer une certaine résignation à la communication. «Vous le constaterez par vous-même très facilement. Ces éléments sont également extrêmement fragiles. Je vous demande donc de prendre le plus grand soin possible lorsque vous vérifierez mes informations. Tout dommage subi par le contenu de notre colis serait... fâcheux.»

Leër confirma d'un mouvement de tête, pivota sur son talon droit et s'éloigna de l'Oktaro et du reste de son groupe, un goût amer à l'arrière de sa langue. Elle n'avait pas aimé le ton que l'Oktaro avait employé dans sa dernière phrase, mais ne savait pas si cela avait été volontaire de sa part, ou si cela n'était dû qu'à sa propre interprétation, déformée par la tension qui l'animait. Elle avait perçu une sorte de mise en garde dans la manière avec laquelle il avait prononcé son dernier mot. Pas exactement une menace... un peu comme le crissement de la glace en hiver, un rumeur qui se mêle à l'atmosphère en préfiguration d'un avenir qui pourrait ne jamais être...

Lorsqu'elle arriva face aux cinq hommes, assis en tailleur les uns à côté des autres,

des cernes brunes écrasant leurs yeux blafards, les doigts tremblants comme celles des vieux mineurs, les lèvres pâles et craquelées, Leër ressentit une sorte de pitié sourde à leur rencontre, identique à celle qu'elle aurait pu ressentir face à un petit animal craintif acculé qui se sait trop faible pour tenter même de se débattre une dernière fois. Ils avaient cru saisir l'aubaine d'une vie et avaient atterri au milieu d'un tourbillon dont les courants, plus puissants que tout ce qu'ils avaient jamais connu, les avaient ballottés dans tous les sens au moindre mouvement qu'ils avaient tenté d'accomplir pour s'en extirper, et ils étaient là, ramenés à l'impuissance qu'ils avaient peut-être un jour cru pouvoir combattre, épuisés, brisés. L'un d'entre eux, sans doute le plus jeune des cinq, presque un enfant par la douceur de ses traits et la rondeur de ses joues, leva le visage vers Leër, et sur lui, elle put lire son désir que cette situation cesse pour qu'il puisse simplement s'étendre et dormir aussi longtemps qu'il le pourrait.

L'ambassadrice tendit la main sans un mot. Elle savait qu'elle n'en avait pas besoin. Il n'y avait qu'une seule chose qu'elle pouvait leur demander.

L'homme blond, le dernier qui avait parlé, vit le geste et dans un mouvement compulsif, il prit un sac entre ses bras et le serra contre son corps. Il avait mis trop d'effort dans cette entreprise pour se laisser dérober son butin par cette femme qui lui était inconnue, peu importe de quelle autorité elle se réclamait. Cependant, son voisin, le grand homme maigre avec qui Leër avait parlé au tout début, prit une des sangles du sac et l'attira à lui. L'autre le regarda avec pitié, puis il lâcha prise. L'homme maigre serra le sac à deux mains et, dans une dernière bravade, il fixa Leër avec dureté et le lui jeta de toutes ses forces. Elle se pencha légèrement en arrière pour amortir le choc du poids, mais fut surprise de sa légèreté. Derrière elle, des cris étouffés lui parvinrent. Le groupe s'agitait. Visiblement, l'Oktaro n'avait pas menti: le matériel que contenait les sacs devait être assez fragile.

«Vous ne les avez pas ouvert, n'est-ce pas?» demanda-t-elle tout en essayant de se faire la plus douce possible.

Elle n'eut pour toute réponse qu'un mouvement de tête distant et un «pff» qu'elle prit pour un non. Elle s'éloigna de quelques pas des hommes, posa le sac à terre et détacha les sangles qui le maintenaient fermé.

La première chose qu'elle vit lui fit penser à des couleurs qui seraient devenues solides, une teinte entre le vert et le gris, gorgée de petites bulles figées dans le temps et l'espace. Elle tendit son index et tenta de le plonger dans cette étrange matière, mais son doigt fut arrêté dès la surface qui se distordit sous la pression qu'elle exerçait, et plus elle appuyait,

plus la matière se creusait sans jamais céder. Elle recula son doigt, et de sa main entière, elle épousa la matière, la contourna, se glissa entre elle et la toile du sac, descendit de plusieurs centimètres. Elle continua, laissa son poignet disparaître, puis une partie de son avant-bras. Elle sentit qu'elle était arrivée presque au fond du sac. Elle cessa de presser plus profondément et commença à bouger à l'horizontal, le dos de sa main contre le tissu, sa paume contre la matière. Cette chose ne pouvait pas être uniforme. C'était très certainement quelque chose qui remplissait la même fonction qu'une coquille d'oeuf, ou plutôt que ces poches de liquide que l'on pouvait trouver sur les bords de certaines rivières, masquées des prédateurs par les roseaux et les hautes herbes aquatique, et qui contenaient les oeufs des batraciens dans l'attente de leur éclosion.

Leër continua son exploration du bout des doigts, tâtant la matière à la manière d'un aveugle pour en découvrir les secrets enfouis. Après une courte minute, elle sentit un espace dans lequel ses doigts n'étaient pas repoussés, une anfractuosité. Elle y plongea sa main, sentit la pression de la couleur tout autour d'elle, puis un espace libre. Elle courba les doigts pour qu'ils serrent au plus près l'étrange matière, et elle entreprit de retirer sa main du sac. La matière suivit son mouvement, se déforma comme si elle n'était contrainte par aucune cohésion, de courba, se bomba, grossit au-dessus de l'ouverture comme une bulle qui soulèverait le liquide qui la contiendrait, et jaillit sans un son pour pendre sur le côté, comme une langue depuis longtemps morte d'une bouche édentée.

L'ambassadrice se pencha au-dessus de la poche à présent ouverte, son annulaire coincé entre ses lèvres. Pendant qu'elle avait soulevé la membrane protectrice, elle avait senti le métal frôler la racine de l'un de ses ongles, aigu, acéré, semblable au faite des lances les plus fines, et de ce simple contact il lui avait semblé que sa peau avait été tranchée. Cela n'avait été qu'illusion, mais la sensation était restée. Elle voulut voir ce que contenait le sac sans avoir à en extraire ce qui s'y trouvait mais la lumière ambiante, issue des lampadaires qui brûlaient depuis les bords de la place, ne le lui permettaient pas. À contrecœur, elle sortit son doigt de sa bouche, l'essuya sur son pantalon et, avec une précaution immense, commença à fouiller l'intérieur du sac de sa main.

Le sac n'était pas grand, et la membrane colorée qu'elle avait en partie extraite était épaisse. Cependant, dans le peu d'espace qu'il restait, la main de Leër ne rencontra tout d'abord que le vide. Elle avait pourtant senti quelque chose, elle en était certaine. Elle tâtonna, centimètre par centimètre, jusqu'à sentir un petit objet, pas plus long que trois phalanges, dont

les surfaces supérieure et inférieure étaient parsemées de minuscules protubérances qui semblaient y être collées. Elle le saisit délicatement et le sortit afin d'en observer la forme.

Elle n'avait jamais rien vu de tel. Cet objet était différent de tout ce qu'elle avait jamais vu auparavant: sur une de ses faces se trouvaient bel et bien d'autres objets plus petits, semblables à de minuscules insectes de fer et de cuivre dont les pattes ne faisaient qu'un avec leur support, tandis que sur l'autre, d'autres pattes, tout aussi fines et faibles que les premières, jaillissaient des bords, et Leër eut l'impression que, si elle posait l'objet sur le sol, ce dernier prendrait immédiatement vie pour disparaître à jamais dans les ombres.

Qu'était-ce donc que cette chose? Et plus encore: à quoi servait donc cette chose? Leër n'en avait pas la moindre idée. Pourtant, plus elle observait cette chose minuscule et fragile, plus une étrange émotion se développait en elle, un sentiment de malaise, comme si l'air autour d'elle devenait plus épais, que le monde autour d'elle devenait plus lointain, plus incertain; sa vision chancela, sa langue s'épaissit, son sens de l'équilibre s'embrouilla. Elle se sentit tomber à la renverse, comme si le sol l'aspirait pour l'avalier tout entière. Elle se retint de sa main libre, ferma un instant les yeux, se concentra sur sa respiration. Maintenant n'était pas le moment. Elle prit deux courtes inspirations, puis une longue, garda l'air en elle, puis le libéra, doucement, tout son être tourné vers les battements de son cœur. Peu à peu, le calme revint, les murmures de la foule refirent surface. L'étrange objet était toujours entre ses doigts, et une nouvelle question était sur ses lèvres.

Devait-elle redonner les sacs à leurs propriétaires?

En théorie, elle n'avait pas le choix. Cet objet ne semblait pas être une arme, ni quoi que ce soit qui puisse compromettre la sécurité de la Haute-Seigneurie ou des Cinq Royaumes. Comment l'aurait-il pu? D'un simple geste, Leër pouvait le jeter à terre et le broyer sous son talon. Elle ne pouvait donc ni le confisquer, ni le conserver pour une analyse approfondie. La seule chose qui pouvait être invoquée était son étrangeté, mais cela ne constituait pas en soi une preuve de danger, surtout pas après le discours qu'elle avait tenu dans la Taverne au sujet des frères Saelveti, ou en opposition aux paroles que les voleurs avaient lancées pour tenter d'attiser la vindicte populaire. Non. Elle n'avait rien à sa disposition pour retirer cet objet des mains de leur propriétaire. Elle n'avait qu'une sensation vague. Et une sensation ne constituait pas une preuve.

C'était inévitable. Elle devait rendre ses sacs à leurs propriétaires. Elle remit la main dans le sac, et du bout des doigts elle replaça l'objet aussi délicatement que possible sur la

surface protectrice, puis elle remplit le sac avec le reste de la matière qu'elle avait sortie. Quel dommage, se dit Leër, quel dommage qu'elle ne soit pas dans une des grandes cités de la Haute-Seigneurie. Elle aurait pu aller consulter des membres éminents des guildes et quérir leur aide. Mais à Élavilin-Sud, le seul individu qui s'y connaissait en métaux était le forgeron, et elle était certaine qu'il ne lui serait d'aucune aide sur ce sujet.

Leër leva les yeux et se tourna discrètement le groupe d'hommes qui, toujours ramassés presque les uns sur les autres, semblaient attendre que l'ordre leur soit donné de quitter les lieux, et pendant un instant, elle eut pour eux un vague sentiment de reconnaissance. Aussi stupide qu'ait été leur tentative de vol, elle avait eu le mérite de lui permettre de découvrir la chose étrange qu'elle avait tenue entre ses doigts. Qu'est-ce qui découlerait de cela, elle n'en avait aucune idée, mais la possibilité d'apprendre quelque chose sur un sujet à la fois nouveau et assez important pour nécessiter l'association d'individus de trois Royaumes différents était suffisant pour apaiser ne serait-ce qu'un peu la colère qu'elle avait ressentie à leur rencontre. Elle ne le leur dirait jamais, bien entendu. Avant toute chose, ces hommes étaient des voleurs, et s'il n'y avait pas eu la peur qu'ils avaient ressentie à l'encontre du Matapi, elle se serait fait un devoir de les conduire auprès des autorités. Cependant, puisque les objets volés semblaient être en parfait état et qu'ils allaient être retournés à leurs propriétaires, il était peu probable qu'aucune suite ne soit donnée, d'autant plus qu'il était peu probable que Jared Adas Dom, ni aucun autre membre de son groupe, ne porte officiellement plainte contre eux, elle en était certaine. L'expérience qu'ils avaient vécue, ainsi qu'un dernier sermon de sa part concernant autant leur action que leur attitude générale, seraient largement suffisantes pour servir de punition. Il était peu probable qu'aucun d'eux ne retente jamais quelque chose de ce genre.

Elle referma le sac, le glissa sur son épaule et s'approcha des cinq hommes qui sans un mot lui tendirent les deux autres. Elle s'apprêta à leur tenir le discours qu'elle venait de considérer, mais derrière eux, dans la foule, comme s'il en faisant naturellement partie, un individu qu'elle n'avait pas encore remarqué retint son attention.

Le fait qu'il soit Wujoom n'avait aucune importance. Ses mâchoires allongées qui formaient une sorte de bec reptilien, son épiderme constitué d'écailles qui, chez lui, prenaient la teinte du cuivre brûlé, ses yeux aux pupilles fendues cerclées d'un iris dont la couleur, bien qu'indistincte depuis l'endroit où Leër se trouvait, devait être de cette teinte pâle spécifique à sa race, ou encore sa langue qui, disait-on, avait la capacité de pouvoir goûter toutes les nuances de la matière et de l'air, n'étaient pas ce qui attisait l'attention de la jeune humaine. Ce qui était

important, c'était la manière dont il était accoutré. Il ne portait pas, comme les membres de sa race le faisaient lorsqu'ils dépassaient les limites de leur territoire, cet habit long et frugal, très souvent monochrome bien qu'une tendance récente changeait cela, dont seul le nom de bure ou de pelisse à capuche pouvait donner une description approximative. Celui-ci était vêtu différemment: sous le vêtement long rouge et blanc qu'il portait et qui dissimulait la plus grande partie de son anatomie, il était vêtu d'une toge carmin qui partait du haut de son corps épinglée par deux broches, indistinctes à cette distance qui descendait jusqu'à sa taille où, cerclée par une ceinture de cuir tressé, elle laissait place à une sorte de jupe blanche qui avait très certainement pour but de mimer le pantalon réglementaire que les autres races portaient mais que sa morphologie l'empêcher d'adopter. Elle savait cela, car elle savait à quel organisme il était affilié. Le style vestimentaire, ainsi que les couleurs qu'il arborait, ne laissaient aucune place au doute. C'était un membre de la Guilde.

Leër dépassa les cinq hommes et s'avança vers le Wujoom. Elle entendit, derrière elle, des murmures de surprise issus du groupe des Oktaros, mais elle n'y accorda pas plus d'attention que cela. Elle devait agir vite, et avant qu'ils ne réclament leur dû. Elle arriva au niveau du mage de la Guilde et s'inclina avec déférence à son adresse, les deux mains collées l'une à l'autre comme deux pyramides comme il était d'usage chez cette race:

«Seur, Leër Lomina Iss Ruy, à votre humble service. Votre présence ici est providentielle, Seur Wujoom.

- Haeffum Pic'Vory, agent de la Guilde en transit. Pour quelles raisons pensez-vous que ma présence soit providentielle, jeune humaine?

- Avant de vous l'expliquer, j'aimerais savoir depuis quand vous êtes parti nous. Je ne voudrais pas abuser de votre temps avec des éléments qui vous sont déjà connus.

- Si vous voulez parler du succédané d'enquête que vous venez de mener, je suis arrivé depuis assez longtemps pour savoir de quoi il retourne. J'espère que ce n'est pas à ce sujet que vous considérez ma présence comme providentielle, pour reprendre vos mots» dit-il avec un froncement de narines explicite. «Il est clair que les coupables sont bien ces cinq humains. Jamais un groupe multiracial ne prendrait volontairement le risque de faire quoi que ce soit qui le rendrait visible par les autorités. Cela soulèverait bien trop de questions.»

Leër ferma à moitié ses paupières tandis qu'elle acquiesçait à ces paroles. Ce que venait de dire le Wujoom était, bien entendu, on ne peut plus évident. Encore une fois, elle s'était laissée bernier par sa propre perception des choses. Pour une personne comme elle, la

coopération entre les races était presque une évidence. Elle avait remarqué l'incongruité de ce groupe, bien entendu, mais elle l'avait rapidement mis de côté pour des éléments qui lui avaient paru plus étranges, et à partir de ce moment-là, elle n'avait jamais pu interroger cette spécificité, alors que le Wujoom avait immédiatement pris cette information en compte dans son analyse de la situation.

«Maître Pic'Vory, rien que pour ces mots, je suis heureuse de votre présence. Vous venez de me donner une leçon que j'espère ne pas oublier. Cependant, ce n'est pas pour cette histoire que je requiers votre aide. Pourriez-vous venir avec moi un instant?»

Le Wujoom plissa les yeux et au centre de sa bouche, entre ses lèvres à peine écartées, Leër put voir sa langue s'agiter. Il évaluait la situation, autant d'un point de vue intellectuel qu'olfactif, elle en était certaine.

Elle patienta. Elle ne pouvait rien faire d'autre. Rien de ce qu'elle pourrait dire ou faire n'aurait d'influence positive sur le jugement qu'il était en train de construire sur elle.

«Je vous suis», dit-il quelques secondes à peine après les mots de Leër.

«Je vous en suis reconnaissante, maître Pic'Vory.»

Cependant, à peine avait-elle fait un pas que de derrière elle, elle entendit la voix de Jared Adas Dom qui s'élevait: «Excusez-moi, Dem Iss Ruy, mais notre temps est précieux et nous aimerions reprendre notre route le plus rapidement possible. Pourriez-vous nous rendre nos biens?»

Elle se retourna, prête à leur exposer les raisons de son geste, mais le Wujoom la devança: «Seur Marchand, et vous tous concernés par ce litige, l'ambassadrice Iss Ruy a requis mon expertise sur ce même sujet qui vous concerne. En tant qu'agent de la Guilde de l'Oeil, il est de mon devoir d'apporter mon aide à quiconque en ferait la demande. Nous vous reviendrons bientôt avec notre décision. D'ici là, je vous demande de faire preuve d'encore un peu de patience.»

Depuis l'autre côté du cercle où ils se trouvaient, les membres du groupe se figèrent et demeurèrent cois. Ils ne pouvaient qu'accepter la situation telle qu'elle était. Si Leër avait été seule, ils n'auraient eu qu'à manifester leur mécontentement concernant un délai qu'ils considéraient trop grand, et elle n'aurait rien pu faire pour conserver ces objets plus longtemps; l'affaire étant résolue et leur bon droit reconnu, son autorité sur leurs biens était redevenue quasiment nulle. La présence du mage de la Guilde changeait tout. La Guilde était un organisme indépendant de tout gouvernement dont les deux buts officiels étaient la découverte de la vérité

et le développement de la connaissance. Elle n'était contrainte par aucune pouvoir autre que son propre code, code qui était reconnu par tous les royaumes et par extension par tous leurs habitants. Tant que ce code n'était pas violé, les agents de la Guilde disposaient d'une autorité qui rivalisait avec celle des représentants de l'ordre de chacun des royaumes. Ainsi, s'opposer à la Guilde en revenait non seulement à défier l'autorité de son propre royaume, mais aussi celle des autres royaumes. Les conséquences étaient potentiellement immenses pour quiconque assez fou pour agir ainsi, et les membres du groupe Humains-Oktaros-Matapi le savaient très bien. De plus, cet agent était Wujoom, et donc neutre dans le conflit. Il n'y avait rien qu'ils ne pouvaient faire, sinon s'en remettre à son jugement.

Voyant qu'ils donnaient leur accord silencieux, Pic'Vory refit face à Leër et l'invita d'un geste à ouvrir la marche. Ils fendirent la foule et entrèrent dans la taverne, déserte depuis le début de l'événement excepté de son propriétaire qui, depuis le bord de son comptoir, semblait avoir pu suivre l'histoire sans trop de difficultés. Leër s'approcha de lui et du bout de son doigt, demanda au tavernier de leur apporter à chacun de quoi boire et de ne permettre à quiconque de les déranger. Le patron montra son accord, plongea ses mains sous son comptoir pour en sortir deux grands pots qu'il remplit de bière, les leur tendit et, dans un acte qui ne manquerait pas de s'ajouter à la légende que constituait déjà cette journée, il fit le tour de son bar, passa la porte et la referma derrière lui.

Il venait de leur laisser le lieu pour eux seuls.